

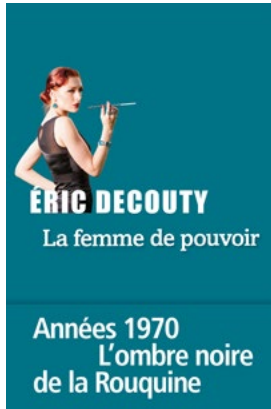


# ÉRIC DECOUTY

La femme de pouvoir

Années 1970

L'ombre noire  
de la Rouquine



Paris, 1973. La Rouquine a étendu son empire dans tout Paris, de son bordel de luxe jusqu'aux hautes sphères de l'État. Un jeune flic de la Brigade mondaine, en cherchant à enquêter sur des assassinats de prostituées non résolus, va se heurter à cette figure de l'ombre. Rien n'a préparé Simon Kaspar, entré au prestigieux 36 avec une seule idée en tête – élucider par lui-même le meurtre de sa mère –, à affronter les réalités les plus troubles en ces derniers mois de la présidence de Pompidou. Un univers fait de coups tordus, d'écoutes illégales, de manipulations, où tout ramène sans cesse à la Rouquine. Celle à qui les chefs du Quai des Orfèvres ne refusent rien. Celle qui intéresse un commissaire des services secrets pour son rôle dans des opérations de déstabilisation. Celle dont le compagnonnage avec la police aurait débuté en 1943, quand l'heure était aux rafles de Juifs et de résistants FTP-MOI... Ce roman au suspense haletant raconte une époque qui n'en a pas fini avec la Collaboration.

Une flamboyante femme de l'ombre. D'après un personnage réel.

**ÉRIC DECOUTY** est journaliste et écrivain. Il a publié un premier roman, *Le Petit Soviet*, en 2021. Il est également l'auteur d'une pièce de théâtre.

Éric Decouty

# La femme de pouvoir



Liana Levi



*À Amos et Nathan*



# Prologue





## Visiteur du soir

*Jeudi 16 août 1973*

La nuit tombait lentement sans atténuer la chaleur qui accablait le pays depuis quelques jours. En marchant d'un pas rapide le long de l'avenue de Marigny, il desserra son nœud de cravate, mais le rajusta promptement à l'angle de l'avenue Gabriel.

Il ne supportait pas de passer par l'entrée principale. Balladur l'attendait devant la grille du Coq. Les deux hommes se saluèrent sobrement et traversèrent côte à côte le jardin.

Assis dans un fauteuil bas et profond sur la terrasse du palais, près de la fenêtre ouverte du salon Murat, Georges Pompidou était plongé dans la lecture d'un livre, cigarette aux lèvres, un paquet de Winston et un de ces nouveaux briquets jetables en plastique posés au sol, un verre de whisky à sa gauche.

Le Président ne leva la tête que lorsqu'ils furent devant lui. Son mouvement dispersa de la cendre sur sa chemise blanche sans cravate. Il ne l'épousseta pas.

– Vous lisez, Marcellin? demanda-t-il en se levant avec précaution.

– Malheureusement, je n'en ai guère le temps, monsieur le Président, répondit Marcellin qui regretta sa phrase avant d'avoir fini de la prononcer.

– Fouché ne lisait pas non plus... Pas votre prédécesseur!, le vrai Fouché, sourit Pompidou en écrasant son mégot sur la dalle.

Il ôta ses lunettes et posa le livre ouvert, à l'envers, sur le coussin beige du fauteuil. *Les Fleurs du mal*, une édition ancienne et abîmée, remarqua Marcellin.

---

1. Pour ceux qui n'ont pas vécu ces années-là, ou oublié bien vite, le Président de la République fait allusion à Christian Fouchet, avec un «t», son ministre de l'Intérieur du 6 avril 1967 au 31 mai 1968.

– Marchons un peu, voulez-vous... Allez-y, Édouard, dit-il au Secrétaire général de l'Élysée, mais avant de partir, pouvez-vous prévenir Claude que je ne rentrerai pas quai de Béthune ce soir?

Balladur s'éclipsa.

Le chef de l'État et son ministre de l'Intérieur firent quelques pas dans les jardins.

– Comment allez-vous, monsieur le Président? osa timidement Marcellin.

– Ne vous préoccupez pas de ma santé, il me semble que vous avez d'autres sujets plus importants, répliqua sèchement Pompidou. Vous avez gagné une bataille à Besançon, mais la guerre n'est pas finie, n'est-ce pas?

– Non, et nous pouvons même la perdre si nous...

– C'est pour me dire cela que vous avez demandé à me voir nuitamment? le coupa-t-il.

Marcellin se tourna vers Pompidou. Le ministre affronta son œil noir sous ses sourcils broussailleux. Il ne l'avait pas vu d'aussi près depuis bien longtemps. Le visage du Président s'était encore épaissi. Son cou semblait glisser sur le col de sa chemise ouverte.

– Alors quoi, Marcellin?

Un frisson le fit tressaillir en même temps qu'une grimace fugace apparut sur ses lèvres.

Le ministre s'efforça de faire comme s'il n'avait rien remarqué, se concentrant sur le propos qu'il avait soigneusement préparé l'après-midi même. Bref et concis. Un exercice qui n'avait jamais été son fort. Il recula d'un demi-pas, comme pour prendre son élan.

– Notre pays menace de s'effondrer, monsieur le Président. Les Rouges ne sont pas que chez Lip<sup>1</sup>. C'est une véritable armée

---

1. Au gouvernement, l'obsession du moment, c'est la grève déclenchée chez Lip, dans l'usine horlogère de Besançon, en juin 1973 par ses ouvriers lorsqu'ils ont appris le dépôt de bilan et les centaines de licenciements. Manifestations et actions en soutien aux «Lip» ont pris comme une traînée de poudre, localement et au niveau national.

qui est en train de se déployer. La CGT et le PC constituent le premier front, pour soulever les masses, mais il existe plusieurs autres troupes souterraines. Des stocks de cocktails Molotov sont cachés dans plusieurs facultés. Si nous ne faisons rien, il y aura des morts, beaucoup de morts. C'est sur la violence et le chaos que compte Moscou pour renverser notre régime.

Il marqua une pause, en attendant une réaction de Pompidou. Elle arriva au bout de longues secondes, sans rapport avec le sujet.

Après avoir rapidement fouillé ses poches de pantalon, le Président remonta à la hâte sur la terrasse et alluma une cigarette. Marcellin se tenait à son côté. Il y avait dans les yeux du chef de l'État une sorte d'impatience. D'un coup de menton qui fit tiquer son goitre, il lui ordonna de poursuivre.

Avec trop de mots, le ministre lui expliqua que la menace s'était amplifiée au cours des deux derniers mois. Elle diffusait désormais dans toutes les couches de la société, avait même gagné l'appareil d'État.

– Nos principaux ennemis sont ceux de l'intérieur, répéta-t-il. Ils sont même infiltrés dans l'armée.

Pompidou lui demanda de préciser.

Les faits remontaient à quelques semaines. Marcellin s'excusa de ne pas lui en avoir parlé plus tôt, mais ce n'était au départ qu'un entrefilet dans *Le Canard enchaîné*, le « volatile », comme l'appelait de Gaulle, ce torchon devenu l'organe officiel de toutes les subversions. L'article faisait référence à un document du SDECE<sup>1</sup> classé « diffusion restreinte », portant sur « la parti-

---

1. Pour ne pas vous perdre dans les arcanes des services secrets et policiers de l'époque, qui ne nous sont plus si familiers, quand les personnages, eux, évoluent dans ce contexte comme des poissons dans l'eau, voici quelques informations sur le SDECE (prononcez « sdèk ») ou Service de documentation extérieure et de contre-espionnage. Aujourd'hui, ce service est devenu la DGSE et se consacre au renseignement extérieur et au contre-espionnage. Le SDECE est aussi appelé la « Piscine », car il a son siège près de la piscine olympique des Tourelles, à deux pas de la caserne militaire du boulevard Mortier, dans le XX<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Les espions du SDECE, qui ont pris en 1945 la

cipation de l'ambassade de Cuba et d'agents spéciaux étrangers à l'agitation contre l'extension du camp militaire du Larzac<sup>1</sup> ». Le papier avait évidemment eu pour effet de rendre impossible l'identification de ces agents. Il était surtout la démonstration qu'il y avait des fuites. Des fuites à tous les niveaux de l'État : au ministère des Armées comme à celui des Affaires étrangères. Le pire était que cet épisode n'avait rien d'exceptionnel. Une note de la DST<sup>2</sup> datant du début du mois d'août avait recensé des actes tout aussi préjudiciables, relevant de ce qu'il considérait, au mieux, comme des manœuvres de déstabilisation, au pire comme des actes de trahison.

---

relève de leurs prestigieux prédécesseurs du Deuxième Bureau, ont dépendu du président du Conseil, puis du Premier ministre jusqu'en 1965. Ils se sont d'ailleurs particulièrement illustrés par leur efficacité pendant la guerre d'Algérie. A priori, les agents du SDECE n'interviennent pas sur le territoire national. L'affaire Ben Barka (1965) va révéler que la réalité est moins claire. Histoire de prétendre assainir les eaux troubles de la « Piscine » après le scandale de la disparition de l'opposant marocain – nous y reviendrons... –, de Gaulle décide de placer le SDECE sous l'autorité du ministère des Armées, maroquin alors détenu par son fidèle et dévoué Pierre Messmer.

1. Depuis 1971, le ministère des Armées projette d'étendre le camp militaire dont il dispose sur le causse du Larzac, près de La Cavalerie, mais une centaine de paysans s'opposent obstinément à l'expropriation de leurs terres. Les 25 et 26 août 1973 – soit dans les jours qui vont suivre cette discussion entre Pompidou et Marcellin –, des dizaines de milliers de personnes, soixante-huitards et hippies, vont converger sur le plateau pour amplifier le mouvement d'occupation des terres et s'opposer par leur résistance passive à la décision politique de militariser le causse.

2. Venons-en maintenant à la DST, Direction de la Surveillance du territoire, appelée familièrement la « ST » par les flics qui la composent et la côtoient. Entre police et espionnage, ce service du renseignement intérieur a été créé en 1944, puis dirigé jusqu'en 1959 par Wybot (Roger Warin), grande figure de la Résistance. Son ombre plane encore sur la ST en 1973, qui est alors dirigée par le préfet Henri Biard – retenez ce nom et celui de Wybot, vous allez les croiser à nouveau. Placée sous la tutelle du ministère de l'Intérieur, la DST est chargée de traquer les espions qui évoluent sur le sol français, prioritairement ceux venus d'URSS et des pays de l'Est ou qui se mettent à leur service. En principe, elle ne se mêle pas de politique intérieure... La DST, aujourd'hui disparue, a été dissoute dans la grande DGSI (Direction générale de la Sécurité intérieure).

Marcellin avait débité son discours en s'efforçant de maîtriser ses mouvements. Une performance. Il laissa filer un silence que Pompidou se garda d'interrompre pour permettre à son ministre de retrouver ses esprits.

Le Président avait grillé sa Winston en quelques bouffées. Il en alluma une autre et tendit le paquet à son ministre qui déclina sa proposition.

Son nœud de cravate était trop serré et son veston boutonné comprimait sa petite bedaine. Marcellin le défit, sortit de la poche intérieure un papier, déplia la feuille et la tendit au Président.

– Vous m'aviez demandé l'autre jour, au Conseil des ministres, d'identifier ceux qui violent le secret de nos délibérations...

Pompidou parcourut des yeux le document. La fumée de sa cigarette toujours vissée aux lèvres lui piquait les yeux, déformant davantage son visage.

– Notre État est gangrené, reprit Marcellin. Nos ennemis sont partout, y compris dans mon ministère, à la Police judiciaire, aux Renseignements généraux<sup>1</sup>. Il y a dans la Police des hommes qui ont fait alliance avec des politiciens et le Milieu pour nous abattre...

– Et c'est à moi que vous osez dire ça ? marmonna entre ses dents Pompidou.

---

1. Sous la tutelle du ministère de l'Intérieur, les RG ou Renseignements généraux font à l'époque partie intégrante de la Police nationale, mais les RG de la Préfecture de police de Paris (la PP) constituent une sorte d'État dans l'État. Le travail de ces policiers : infiltrer les partis politiques, les syndicats, les associations, les journaux, bref tout ce qui est susceptible d'avoir un intérêt (même lointain) pour le pouvoir, qu'ils nourrissent en notes qui « remontent », pour information. Encore une précision sur la PP : le Préfet a des compétences de police, et donc les services ad hoc, depuis plus d'un siècle déjà ; en 1966, elle est placée sous la coupe de la nouvelle Direction générale de la Police nationale au sein du ministère de l'Intérieur, mais dans les faits la PP demeure une institution policière particulière, avec ses marges de manœuvre ; les RG de la PP ont un poids tout spécial. Comme la DST, les RG ont disparu, absorbés dans la DGSI.

Marcellin, qui lui rendait une dizaine de centimètres, parut s'élever à sa hauteur. Cette fois, ce fut le Président qui s'excusa. Il était chaque jour plus irritable, la faute à cette sale grippe dont il n'arrivait pas à se débarrasser. Il savait que le ministre de l'Intérieur s'était toujours bien comporté envers lui, mieux que la cohorte des gaullistes. Il appréciait d'ailleurs le fait qu'il lui soit resté fidèle, même après son éviction de Matignon au lendemain de la crise de 68. «La fidélité est une vertu bien rare en ces temps», pensa Pompidou.

– Monsieur le Président, vous aurez demain matin sur votre bureau une synthèse circonstanciée des menaces qui pèsent sur vous, sur nous, sur notre pays. Mais si je vous ai demandé de me recevoir ce soir, c'est parce que j'ai quelque chose à vous demander qui ne s'écrit pas. Un feu vert pour traquer et arrêter les ennemis de la France. Les Rouges et leurs alliés. Où qu'ils soient et quoi qu'il m'en coûte.

– N'est-ce pas déjà le cas ?

– Il nous faut faire plus, monsieur le Président. Le plan que nous vous avons présenté avec Robert Galley<sup>1</sup>, au mois de juin, va nous permettre de surveiller les activités d'un certain nombre de groupes révolutionnaires. Mais comme je vous l'ai dit, l'hydre bolchevique et terroriste s'est associée au crime et a réussi à s'infiltrer jusque dans la haute administration. L'histoire nous enseigne qu'il n'y a pas d'autre alternative que la vaincre ou disparaître.

Le regard de Pompidou se perdit au fond des jardins, par-delà la cime des arbres sous l'éclat d'une demi-lune. Il se demanda ce qu'il redoutait le plus : les Rouges ou ses amis. Depuis octobre 1968, il avait dépensé plus de forces à lutter contre les seconds. Seul ou presque. S'il doutait de l'imminence d'une révolution bolchevique en France, il n'avait pas besoin du topo de Marcellin pour être convaincu que le pays

---

1. Robert Galley, autre grande figure du gaullisme, est ministre des Armées d'avril 1973 à mai 1974 dans le gouvernement de Pierre Messmer.

menaçait de plonger dans le chaos. Il était le seul à pouvoir enrayer l'engrenage, mais il n'était plus certain d'en avoir le temps.

Alain était passé le soir, le matin même, animé de son irrefragable optimisme, une photo du petit Yannick en poche. Pompidou s'était plaint à son médecin de fils de n'avoir pas encore vu son troisième petit-fils, mais il ne voulait pas contaminer le bébé avec sa grippe. Alain l'avait une fois de plus rassuré. Dans quelques jours, il irait mieux et la famille se retrouverait quai de Béthune.

Un soudain accès de toux le tira de sa mélancolie. Il détestait ce sentiment qui l'envahissait de plus en plus souvent. Agir pour le dissiper.

– Vous avez carte blanche, Marcellin.

– Merci, monsieur le Président.

– Et comment comptez-vous agir ?

– Les détails n'ont que peu d'intérêt, monsieur. Disons qu'il nous faut commencer par être informés et documentés. Vite et en profondeur. Je connais des hommes sûrs et irréprochables pour accomplir ce travail.

Pompidou alluma une nouvelle cigarette et tendit sans conviction le paquet à Marcellin. Cette fois, celui-ci accepta une cigarette. Le Président sourit, son ministre se détendait. Il se dit qu'il avait davantage l'allure d'un quincaillier de province que d'un ministre de l'Intérieur, mais il savait qu'en politique comme en toute chose, il ne fallait pas se fier aux apparences. Jamais.

– Puisque nous en sommes là, il y a quelque chose que j'aimerais vous confier, Marcellin. Venez avec moi, dit-il avec une solennité inattendue.

Le Président traversa le salon des Ambassadeurs avant de prendre l'escalier Murat dans le vestibule d'honneur. Marcellin le suivit, quelques pas derrière lui, troublé par l'étonnant silence du palais. Même l'huissier dans la première antichambre avait quitté son poste.

Pompidou ne s'étonna pas de voir Madeleine Négrel derrière son petit bureau. Tout le monde savait qu'elle ne partait jamais avant lui. La secrétaire du Président avait son habituel collier de perles sur une robe chasuble noire et son brushing était impeccable. Elle salua sobrement Marcellin.

Le ministre de l'Intérieur n'était pas entré dans le Salon doré depuis une éternité. Pompidou ne referma pas la porte derrière eux et se dirigea directement vers son bureau. Il saisit sa veste posée sur le dossier du fauteuil et en sortit un petit carnet à la couverture noire qu'il feuilleta rapidement.

– Ah, voilà ! Le 17 novembre. Le jour où Somveille<sup>1</sup> est venu me voir rue de la Tour-Maubourg. Je sais que c'est vous qui lui aviez demandé de me prévenir. Je ne crois pas vous avoir remercié...

Marcellin avait les yeux rivés sur le carnet. Il lui était maintenant impossible de rester immobile. La rumeur avait circulé sans jamais être confirmée, ni démentie, que Pompidou avait un pense-bête tout personnel. Même les journaux sérieux avaient évoqué l'existence de ce « petit carnet noir ».

Le Président en tourna encore quelques pages avant de s'arrêter sur l'une d'elles. Sans la lire, il la déchira d'un mouvement sec et rapide du poignet.

– Tenez, vous regarderez ça plus tard, tranquillement, lui dit-il. Quelques noms ont déjà été biffés, mais il en reste pas mal... Vous les rajouterez à votre carte blanche.

---

1. Pierre Somveille est le très discret directeur de cabinet du ministre de l'Intérieur Raymond Marcellin, depuis sa nomination en 1968. Sa carrière a débuté à la préfecture de la Gironde en 1944, alors dirigée par un certain Maurice Papon, mais c'est une autre histoire – enfin, peut-être pas.



Première partie

Carte blanche

*août-septembre 1973*



## L'info

*Jeudi 30 août*

L'orage éclate dans un roulement de tambour. Il presse le pas, mais au milieu du pont au Change, une pluie torrentielle s'abat sur la ville. L'horloge du Palais de justice indique tout juste minuit.

Simon se met à courir en baissant la tête et manque de percuter un couple venant en sens inverse, la femme zigzague pour éviter les flaques. Il remarque ses chevilles fines et ses ongles rouges dans des trespées blanches. « Où il va comme ça, le même ? » fait une voix qu'un coup de tonnerre plus lointain ne parvient pas à couvrir.

Sans arrêter sa course, Simon relève la tête, cherchant autour de lui, à travers le rideau de pluie, l'origine de l'appel. Il est déjà sur le pont Saint-Michel lorsqu'il aperçoit, derrière lui, debout à l'entrée du Soleil d'or, Gérard Lesieur, hilare, un verre à la main. Il lui fait signe de venir se mettre à l'abri. Simon rebrousse chemin. Ses pieds font ventouses dans ses souliers en cuir.

Lesieur s'efface pour le laisser entrer et ne pas être écla-boussé. Simon Kaspar s'ébroue.

Appuyé au comptoir, Gerber lui adresse un bref sourire. Simon reprend son souffle, lève la main en guise de salut collectif. D'un regard, il fait le tour du bistrot. Il est presque vide.

Deux hommes et une femme d'une quarantaine d'années, assis près de la grande baie vitrée côté Seine, devant des verres vides, regardent la place Saint-Michel noyée par l'orage. Au fond, dans un coin mal éclairé, un autre homme, blouson de toile sombre et chemise à carreaux bleus et blancs, est attablé devant une omelette et un pot de rouge. Probablement un flic. Son visage ne lui dit rien.

Lesieur a rejoint Gerber au bar. Tous les deux regardent Kaspar les bras ballants, dégoulinant comme une serpillière mal essorée sur une corde à linge.

– Tu prends quoi? lui dit Lesieur en hélant Roger, qui sort de l'arrière-salle.

Le patron glousse en découvrant Simon au milieu de la petite flaque d'eau qui s'écoule doucement sur le linoléum.

– Un cognac, dit-il en s'approchant des deux autres.

Lesieur commande une autre pression et Gerber se contente de désigner son ballon vide. Il n'a pas encore prononcé un mot, ni raillé la ridicule posture de Simon. Ses sourcils légèrement froncés marquent une préoccupation, peut-être juste de la fatigue.

Ils ont travaillé ensemble pendant quelques mois lorsque Simon Kaspar est arrivé à la Mondaine<sup>1</sup>, l'année précédente. Depuis, Gérard Lesieur a intégré le groupe des Julots\* et Marc Gerber dirige celui de la Galanterie<sup>2</sup>, mais Simon est resté proche des deux hommes, une amitié qui dépasse le cadre de la brigade. Sur des modes différents, l'un gouailleux et paternaliste, l'autre taiseux et rigoureux, ils lui ont toujours témoigné

---

1. Au XIX<sup>e</sup> siècle, la Brigade des mœurs, au sein de la Préfecture de police de Paris, traînait une sinistre réputation. Devenue la Brigade mondaine, son image s'améliore à peine. Chargés essentiellement de la surveillance, du contrôle et de la répression des activités liées au sexe et à la prostitution, les flics de la Mondaine travaillent la nuit, fréquentent les milieux interlopes, avec une mission non dite mais assumée: collecter des informations et renseigner le pouvoir sur les activités privées et «vices» cachés de personnalités «intéressantes»... En 1975, elle sera rebaptisée Brigade de répression du proxénétisme (BRP).

\* Pour les termes d'argot policier signalés par un astérisque, se reporter au glossaire, p. 433.

2. La Mondaine est organisée en plusieurs groupes de policiers qui ont chacun une mission spécifique. Le groupe des Julots s'occupe des proxénètes. Il est chargé de la surveillance des réseaux de prostitution. À côté du groupe des Julots, il y a le groupe de la Galanterie (prostituées), celui des Hôtels (propriétaires réels des établissements de prostitution), celui des OBM (Outrage aux bonnes mœurs), celui des Pédés, etc. Le groupe des Stups (drogues) fait lui aussi partie de la Mondaine.

de la bienveillance. Simon a beau avoir pour principe de garder ses distances avec les collègues, il éprouve un certain plaisir à retrouver ces deux-là. Il a passé une sale soirée, couronnée par cette douche qui va lui coûter un nettoyage à sec et peut-être même une bronchite. Sa chemise lui colle à la peau et il a froid. Le cognac le réchauffe.

– Ça va? demande Lesieur.

– L'ordinaire du moment, reprend Simon. Ils ont fermé La Petite Auberge, il y a un mois, mais trois chambres ont déjà été rachetées... Deschamps a rendez-vous demain chez le juge, il s'attend à morfler, bref des merdes et des emmerdes à venir.

– T'as entendu parler de rien?

Gerber a posé la question sans lever les yeux, en faisant tourner l'alcool ambré au fond de son verre. Sa voix est métallique. Simon se tourne vers lui. Il le dépasse d'une bonne tête.

– Y'a un problème, Marco?

– C'est possible.

Marc Gerber vide son verre.

Simon n'est pas certain de vouloir connaître ce problème. Il aurait surtout envie d'ôter ses vêtements et de prendre un bain. Cette nuit, le sommeil viendra peut-être.

– Personne ne t'a parlé de rien, alors? reprend Lesieur dans son dos.

Il se recule d'un pas et les regarde tour à tour.

– Hey les gars, à quoi vous jouez? J'ai entendu parler de rien d'autre que d'histoires de putes, de julots merdiques et de ventes d'hôtels à la con... Là, je rentre chez moi, dans mon studio pourri. J'aurais dû entendre parler de quoi?

Gerber se redresse. Il porte un costume gris clair, une chemise d'un bleu très pâle et une cravate écossaise rouge et noir. Ses cheveux châtain foncé d'ordinaire impeccablement tirés en arrière rebiquent sur ses oreilles. Des cernes sombres rétrécissent davantage ses yeux noirs. Il dessine sur ses lèvres un sourire forcé mais doux.

– Tu te souviens de la Belle Estelle?

– Ouais, mais c’est surtout toi qui la connaissais... Elle a bazardé sa boutique au printemps, quand ils ont inauguré le périph’, c’est ça? Elle disait qu’elle ferait deux tours avant d’aller se la couler douce sur la Croisette.

– Eh bien, elle n’a pas passé le périph’, assène Gerber.

– On l’a retrouvée ce soir derrière Gambetta, précise Lesieur.

Simon n’a pas vu partir les deux couples, ni l’homme à la chemise à carreaux. Lesieur propose de s’asseoir en demandant à Roger de les ressortir. Le patron du Soleil d’or s’exécute en maugréant. Il leur rappelle qu’il ouvre tous les jours à 6 heures pour le service du café ou du petit blanc des lève-tôt et des couche-tard de la Maison poulaga. Ceux du 36 d’un côté et ceux de la Préfecture de l’autre. Simon le rassure, ils vont faire vite, lui aussi est pressé de rentrer.

Ils s’installent au fond, sur la banquette où était assis le type qu’il a pris pour un flic. Lesieur allume une Marlboro et fait glisser le paquet au logo rouge et blanc sur la table vers les deux autres. Gerber résume.

Vers 18 heures, une femme a été retrouvée chez elle, un petit appartement au troisième étage du 26 de la rue des Montibœufs. C’est sa fille qui l’a découverte. Massacrée au couteau de boucher. Il préfère passer sur les détails. Les flics du XX<sup>e</sup> arrondissement n’ont pas traîné à identifier la cliente\* : Danielle Simonnot, cinquante-cinq ans, dite la Belle Estelle, sans profession et frangine\* de son état. Deux heures plus tard, le proc’ a refile le dossier à la Crim’<sup>1</sup>.

– Mercadier est sur le coup, précise-t-il. C’est lui qui m’a prévenu. On a fait équipe de 64 à 67. Il n’avait pas besoin de chercher bien loin pour savoir qu’elle avait été ma cousine\*.

---

1. La Crim’ ou Brigade criminelle est la plus célèbre des unités de la Direction de la Police judiciaire de la PP, sise au 36 quai des Orfèvres. Popularisée notamment par le commissaire Maigret dans les romans de Simenon, la Crim’, côtoie dans ces murs d’autres services qui font parler d’eux, notamment l’Antigang et la Mondaine, tous regroupés dans la PJ (Police judiciaire) et dépendants du Préfet de police de Paris.

Mercadier est convaincu qu'elle a été découpée pour une histoire de fric, la vente du studio où elle travaillait et de deux autres piaules qu'elle avait en gérance, rue d'Aboukir. La Crim' va forcément demander à la Mondaine de collaborer.

– Surtout à toi, le même, puisque c'est toi maintenant le patron de la rue Saint-Denis. Elle bossait là-bas, la mère Estelle, ajoute Lesieur.

Simon perçoit une forme d'ironie amicale dans sa remarque. Si, depuis un an qu'il était à la Mondaine, il n'avait pas officiellement pris du galon, il avait en revanche gravi pas mal d'échelons. Sans qu'il comprenne trop pourquoi, Filippis l'avait à la bonne. Au début de l'année, lorsque Beauvau<sup>1</sup> avait ordonné «l'assainissement de la rue Saint-Denis», c'est à lui que le taulier\* avait demandé de diriger les opérations. Philippe Rocher, le chef du groupe des Hôtels, avait même appuyé cette promotion, qui lui évitait de mettre directement les mains dans le sac à merde de la rue Saint-Denis: il préférait se délester du fardeau du nettoyage de l'ancienne voie romaine. Il était persuadé que la purification du chemin le plus court vers la basilique Saint-Denis ne manquerait pas de conduire son exécutant aux enfers. Le «môme» ferait parfaitement l'affaire. À la brigade, Simon était ainsi devenu officieusement le «patron de la rue Saint-Denis».

Les deux flics ponctuent leur résumé d'un silence. Ni l'un ni l'autre ne cherche à dissimuler son trouble.

Simon avale son cognac d'une traite, remet en marche son cerveau déconnecté par l'orage. Une vieille prostituée, modeste mère maquerelle, apparemment rangée des affaires, salement assassinée pour une de ces histoires immobilières qui agitent le quartier depuis que Marcellin, leur ministre, s'est mis en tête d'y faire le ménage... Il n'a jamais entendu dire que la Belle

---

1. Ministère de l'Intérieur (du nom de la place où il est installé). Le détenteur de ce maroquin est de fait le patron de tous les flics de France, y compris de ceux de la Préfecture de police de Paris, actifs au 36.

Estelle trempait dans ces combines et, depuis qu'elle a mis les voiles, personne ne lui a rappelé son souvenir.

– Donc, dans le quartier, tu n'as entendu parler de rien... soupire Gerber.

– Non, répète Simon. En même temps, si ça s'est passé ce soir, ce n'est pas très étonnant.

– On n'en sait encore rien. Sa fille l'a trouvée ce soir, mais elle a sans doute été trucidée plus tôt. Peut-être même la nuit dernière ou avant. On verra avec le rapport du légiste.

– C'est quoi qui te tracasse? avance Simon.

Gerber lisse ses cheveux comme pour se donner une nouvelle contenance. Il prend un ton solennel.

– Je ne crois pas à cette histoire de studios. Je la connaissais depuis des lustres. Elle avait décidé de raccrocher avant qu'on ne commence à fermer les hôtels. Elle avait fait son temps et, pour elle, tout se réglait pépère.

– Allez, Marco, tu peux lui dire au même... lui souffle Lesieur.

Simon hésite entre l'envie de planter là ses deux collègues avec leurs états d'âme et la curiosité qui se met à le gagner.

– Un truc que je devrais savoir?

– Pas forcément, place Lesieur.

– Il y a quelques années, une fille du boulevard Pereire a été retrouvée dans un studio de la rue Descombes...

Gerber s'interrompt, laisse passer un silence qui permet à Lesieur de rebondir :

– Je n'ai pas vu le cadavre d'Estelle, mais j'avais vu celui de Sylvie. Ce n'était pas joli.

– Même mode opératoire, conclut Gerber.

Simon n'est pas sûr de comprendre.

– Vous voulez dire qu'un disciple de Jack se balade dans Paris?

– Plutôt de Louis-Joseph Philippe.

Il connaît vaguement l'histoire de l'éventreur de prostituées parisiennes qui agissait vingt-cinq ans avant celui de Londres,



dont le nom a été effacé trop rapidement des livres d'histoire criminelle.

– T'en as parlé à Mercadier ? reprend Kaspar.

– Non !

– Je ne comprends pas, Marco.

– Tu ne comprends pas, quoi ?

– Ben, pourquoi tu n'as rien dit à la Crim' ?

Gerber ne répond pas. Lesieur non plus.

Simon sent son dos se raidir, tous ses muscles se tendre. Cette réaction qui lui est si familière et qu'il s'efforce depuis toujours de contrôler. Il aimerait tant réussir à garder la maîtrise de ses nerfs. En toute occasion, surtout lors des plus dérisoires.

– Je répète ma question ou ce n'est pas la peine ?

Simon fixe les deux flics à tour de rôle.

Le cognac rend ses yeux verts encore plus brillants. Il sait l'effet que son regard produit, le malaise qu'il génère. Chez les hommes comme chez les femmes. C'est son instrument, un moyen, une menace latente. Si Lesieur détourne les yeux, Gerber, lui, malgré ses billes brunes ternies par l'alcool, relève le défi. La pluie a cessé, on entend le bruit des gerbes d'eau au passage des rares voitures sur le boulevard du Palais. Il se penche légèrement vers Simon.

– C'est quoi, ta vraie question ? dit Gerber à voix basse.

Simon ne cille pas.

– Tu veux dire : est-ce que j'ai quelque chose à cacher qui justifie que je n'ai rien dit à Mercadier ?

Simon lui oppose le même silence en réponse.

Lesieur regarde sa montre, étranger à leur tête-à-tête.

– Je t'aime bien, Simon. Tu as beau être le type le plus antipathique que j'ai croisé depuis longtemps, je t'aime bien...

– Qu'est-ce que ça a à voir ? le coupe Simon.

La tournure de la discussion le met mal à l'aise. L'évocation des sentiments lui est une chose insupportable. Depuis toujours. Même quand c'est Nanou qui exprime les siens pour lui. Avec le temps elle a d'ailleurs fini par apprendre à les garder

pour elle. Il les connaît et ça lui suffit, pas la peine de mettre des mots.

– Tu sais ce que c’est la culpabilité? poursuit Gerber.

– Non!

Le chef de la Galanterie a un sourire bourru. Mélange de mépris et de bienveillance. Simon y voit le grotesque de sa réponse.

Demeurer impassible.

– Moi, je connais!

Les trois mots, même prononcés faiblement, claquent comme le maillet d’un vénérable. Fin de séance.

Du bout du bar, Roger s’approche d’eux, montrant des signes d’exaspération. Lesieur sort deux Voltaires froissés qu’il lui tend. Sans plus de mots, les trois flics quittent le Soleil d’or.

Lesieur regarde sa montre. S’il fait vite, il a encore une chance d’attraper le dernier métro à Châtelet.

Gerber tend la main à Simon. Un salut amical.

Avant d’avoir franchi le pont Saint-Michel, le jeune flic se retourne. Roger a déjà éteint les néons. Il aperçoit Marc Gerber longer le quai des Orfèvres.

## Identité judiciaire

*Jeudi 30 – vendredi 31 août*

Le lampadaire au coin des rues Boutebrie et de la Parcheminerie suffit à éclairer le studio à travers deux fenêtres sans rideaux. Au deuxième étage. Les toilettes sont sur le palier. Simon l'a aménagé d'un lit simple, d'une table en formica, d'une chaise en bois et d'une plaque chauffante. Un vieux tourne-disque est posé sur le plancher, devant une dizaine d'albums contre le mur. Une odeur de tabac brun flotte dans l'air tiède.

Simon retire sa veste, vide ses poches : son portefeuille, sa médaille « Police », les menottes, un petit carnet ondulé par l'humidité, un Bic noir, son Zippo, un paquet de Gitanes trempé. Le « bitumar », le plan de Paris qui lui a été donné le jour où il a débarqué au Quai, a pris l'eau. Il le déplie pour le faire sécher sur la table, déboucle son étui d'épaule avec son calibre 7.65 Unique et enlève sa chemise par le col sans la déboutonner. Son pantalon lui colle à la peau.

La baignoire sabot occupe presque tout l'espace de la salle de bains. Il a mis un disque au hasard. Sans vérifier la température, il se glisse dans l'eau et replie les genoux contre sa poitrine. La position a beau être inconfortable, il sent ses muscles se relâcher. *La Rosita*: Coleman Hawkins et Ben Webster au sax ténor, Oscar Peterson au piano. Il a les larmes aux yeux. Demain, il passera voir sa grand-mère, peut-être dîneront-ils ensemble.

Dormir, maintenant. Même un peu.

Il pose sa montre au bracelet en métal élastique sur un livre jamais ouvert qui lui sert de table de chevet. L'endormissement arrive aussitôt.

Comme chaque nuit, le sommeil ne dure guère plus de trois heures et repart sans laisser de traces. Simon aimerait tellement

rêver. De n'importe quoi, de n'importe qui. Il ne se souvient plus d'avoir rêvé. La mort doit ressembler à cela.

Vivre maintenant.

Il se lève sans effort, met une casserole d'eau à chauffer sur la plaque, deux cuillerées de café soluble et un morceau de sucre dans un vieux bol en grès. Le transistor est muet. Cela fait une semaine qu'il oublie d'acheter des piles. Le café est trop chaud. Pour patienter il inspecte son visage dans le miroir rectangulaire posé sur la tablette en plastique de la salle de bains. Il lui semble plus long, sa mâchoire plus carrée. Il met un peu d'ordre dans ses cheveux noirs bouclés et passe le rasoir électrique sur ses joues pourtant glabres. Son absence presque totale de barbe accentue son air juvénile, masque troublant d'une candeur disparue. Simon adresse un sourire triste à l'homme en face de lui.

Le café a tiédi. Il l'avale en grimaçant, puis ouvre le placard encastré dans le mur au pied du lit. Quatre costumes pendus à des cintres en bois et, sur l'étagère du haut, une pile de chemises parfaitement repassées, toutes blanches. Il saisit celle du dessus, un complet beige à pattes d'éléphant et une cravate en laine, rouge et bleue. Il s'y reprend à plusieurs fois pour réussir le double nœud. Ses chaussures sont encore humides. Il les met avec peine, sans chaussettes. Le jeune flic perçoit des bruits de moteur et de ridelles de camions venus du boulevard Saint-Germain. Il regarde sa montre et se surprend à fredonner le tube de l'année dernière. Sa grand-mère lui trouve une ressemblance avec Dutronc. Elle est la seule.

Sortir maintenant.

Une Renault 12 se gare dans la cour du 36. Deux flics, les visages plus froissés que leurs chemises, s'étirent en descendant et ouvrent la portière arrière à un jeune Noir, les mains menottées dans le dos. Chacun lui saisit fermement un bras au niveau du biceps avant que le trio ne s'engouffre dans le bâtiment. Simon les connaît de vue. Il préfère les laisser prendre un étage

d'avance. Il ouvre un paquet de Gitanes neuf et allume une clope. Trois bouffées avant de jeter le mégot dans une flaque d'eau, reste de l'orage de la veille.

Du dépôt il entend monter le chant des bonnes sœurs qui accompagnent jour et nuit les femmes en cellule, esprits dégrisés après une nuit de garde à vue, putes, braqueuses ou infanticides, toutes des âmes perdues. Leur mélopée mélancolique lui file le frisson. Il songe au sacrifice de leurs vies de recluses, pour un paradis auquel il n'arrive pas à penser qu'elles croient. Il lève les yeux, voit le ciel parfaitement bleu et prend à son tour l'escalier A.

La pluie semble avoir écaillé davantage la peinture jaunâtre des murs. Des écailles sont tombées sur le lino noir défraîchi qui couvre les cent quarante-huit marches.

Dans le couloir du deuxième étage, les traces d'une nuit ordinaire, comme si une poubelle entière y avait été déversée. Papiers gras, mégots, taches brunes de sang séché, vêtements abandonnés. Plus une seule frangine ni un julot sur les bancs. Ceux-ci ont dû être élargis ou descendus au dépôt avec les nonnes en attendant d'être déférés devant le juge ou le parquetier. Près d'une fenêtre ouverte sur le quai, il aperçoit la tignasse rousse de Saintonge, l'adjoint de Gerber au groupe de la Galanterie. Trois bureaux plus loin, il remarque le petit chapeau en tissu de Rocher. Pour une fois son chef s'est levé tôt. Il s'en moque.

Simon s'installe à son bureau, de l'autre côté du couloir, coincé dans un angle, loin de la lumière du jour. L'espace est étroit, trop sombre, mais il lui permet d'être un peu à l'écart : il n'a personne dans son dos. Ni devant lui, d'ailleurs. Le collègue qui occupe le bureau en vis-à-vis, de l'autre côté du couloir, est en congé maladie depuis six mois. Une urticaire, causée dit-on par un ou deux interrogatoires serrés menés par les bœuf-carottes\*.

Simon accroche sa veste au dossier de sa chaise en bois, sort son Bic, son calepin, et s'installe. Les pieds sur sa table

de travail simplement encombrée par une machine à écrire Japy blanche, un gros téléphone noir, une corbeille à papiers en métal à moitié remplie et un cendrier jaune Pernod. Il fait tourner les sept chiffres sur le cadran. Généralement, il appelle sa grand-mère de l'extérieur ou de la « cabine », ce placard dans le bureau désaffecté à côté de la Mondaine où chaque flic peut passer et recevoir des coups de fil en toute discrétion. Ce matin, il est tranquille. « Nanou ? C'est Simon. » Sa voix est douce, il a un sourire d'enfant. Il passera dîner avec elle vers 19 heures, et, oui, il lui apportera du linge à laver et à repasser.

Il écoute la conversation. Rocher vient d'entrer et s'approche en tendant le bras plusieurs pas avant d'arriver devant son bureau. Poignée de main trop ferme. Il sort d'une réunion avec Lulu, Lucien Raillard, l'adjoint de trois patrons successifs et le copain des soixante flics de la brigade. Un agent des impôts va débarquer en début de semaine, il souhaite récupérer la liste de tous les hôtels de passe fermés sur décision du Préfet, avec les noms et adresses des gérants interpellés. Hommes de paille ou pas, ça sera à eux de raquer les amendes, vu que le business n'a jamais vraiment arrêté. L'« État proxénète », se marre Rocher... Le julot du fisc est inspecteur de son état. Simon hoche la tête sans enlever ses pieds du bureau. Il va préparer le dossier pour son secteur. Avec un peu de chance, il aura peut-être un client supplémentaire à ajouter à la liste, en cadeau d'accueil. Rocher fait mine d'être surpris, mais ne demande pas de détails.

Le chef du groupe des Hôtels est reparti sans évoquer le cadavre de la Belle Estelle. Gerber n'a pas dû moufter encore. L'information n'a pas dû redescendre encore au deuxième. En tout cas, elle n'est pas arrivée jusqu'à Rocher. Simon pense un instant à monter voir Mercadier. Commissaire Jean-François Mercadier. Idée grotesque. Il n'est même pas certain de reconnaître son visage.

Dans son carnet, Simon note : *boulevard Pereire, rue Descombes, Sylvie.*

Le peu de fraîcheur qu'a répandu l'orage pendant la nuit s'est déjà dissipé. Des odeurs de sueur, de tabac froid et de vieux papier flottent à nouveau dans l'air épais de la pièce sans fenêtre du groupe des Hôtels. Simon sort une chemise rouge à sangle du tiroir du haut. À l'intérieur, des chemises simples en carton, toutes bleues. Le service des crayons, celui qui gère les fournitures, s'amuse dans son dos de ses exigences en matière de couleurs pour ses pochettes. Chacune contient les pièces des enquêtes visant les établissements de son secteur, des rues Saint-Denis, Blondel et Sainte-Foy. Depuis le mois d'avril, il en a fait fermer quatre : La Mansarde, l'hôtel du Commerce, le Saint-Amour et la Petite Auberge. Les gérants ont été inculpés, l'un d'eux dort même à la Santé. Le juge l'a félicité : procédures impeccables. Cependant, si les hôtels ont fermé, les chambres ont été transformées en studios de location.

Simon fait glisser une feuille blanche vierge autour du rouleau de sa Japy. Sa note, à l'attention de l'inspecteur du fisc, va recenser tous les établissements mis en cause et les noms de ceux qui vont devoir acquitter la note aux Impôts. Que des hommes de paille ou des julots à deux balles, casse-croûte\* ou à la mie de pain\*, comme disent les anciens. Les proprios, les vrais macs, sont inatteignables, ils continuent, eux, tranquillement de tirer les ficelles grâce à quelques notaires véreux.

Sa synthèse sans commentaire tient sur une page. Il la pose sur la pile des chemises bleues, range le tout dans la rouge, serre la sangle et glisse le dossier dans le tiroir.

Simon repousse la machine à écrire, remet en place les objets sur son bureau qui n'ont pourtant pas bougé et saisit le téléphone. Trois chiffres, cette fois, sur le cadran.

- Signol, c'est Kaspar.
- Hé, t'es matinal.
- Tu as le temps de prendre un café ?
- Ah non.
- Si, tu as le temps !

- Fais chier...
- Dans un quart d'heure, au Deux-Palais.

Les vacances judiciaires sont terminées. Le bistrot des Deux-Palais, face à la grille du tribunal, est plein d'avocats, la robe sous le bras. Quelques-uns donnent déjà de la voix. Si aucun ne connaît Simon, lui connaît la plupart d'entre eux, mais pas pour leurs talents dans le prétoire. Tous les baveux\* ont leur fiche à la Mondaine. Presque chaque semaine un flic des groupes des Outrages aux bonnes mœurs, des Pédés, des Cocus ou de la Galanterie les enrichit des détails et anecdotes collectés sur les aventures nocturnes de ces messieurs. Lulu centralise et s'occupe de la diffusion. C'est un de ses boulots préférés. Le Préfet et le ministre en sont friands; les moins gourmands n'étant pas les magistrats, les juges et les procureurs.

Simon s'installe en terrasse le long du boulevard. Il y a déjà des touristes qui patientent dans la queue pour la visite de la Sainte-Chapelle.

Gilles Signol se laisse tomber sur la chaise à côté de Simon, celui-ci ne l'a pas vu approcher. Son tee-shirt siglé UCLA est d'un blanc incertain, le pli de son pantalon écossais, impeccable. De grosses lunettes rectangulaires mangent son visage mal rasé, ses cheveux blonds lui tombent sur les épaules. Il sort un paquet de Royale verte de sa poche revolver.

- T'as une sale gueule, dit en souriant le flic de la Mondaine.
- T'as pas vu la tienne?
- Tu as bossé cette nuit?
- Mouais.

Signol travaille à l'Identité judiciaire depuis une quinzaine d'années. Photographe. Enfin, plutôt laborantin. Sa rencontre avec Kaspar remonte à la nuit de la Saint-Sylvestre 1972, en haut de la rue Saint-Denis. Simon traînait dans le coin moins pour raison professionnelle que pour échapper au moussoux tiède des permanenciers à la brigade. Il avait aperçu un type entouré



par trois mastards noirs apparemment bien décidés à lui refaire le portrait. D'abord enclin à laisser à son sort celui qu'il pensait être un client aviné, il s'était mêlé à leur conversation au moment où un des gros bras avait fait briller une lame de quinze centimètres sous le nez du blond terrifié. Sans vraiment réfléchir, il avait sorti son calibre et traversé la rue à grands pas. Il avait piqué le flingue dans la tempe de l'apprenti chirurgien après avoir broyé d'un coup de pied les parties intimes d'un de ses assistants. Le troisième était resté interdit. Il leur avait ensuite tranquillement expliqué qu'il était de la police. Les trois mastards s'étaient justifiés en affirmant que l'autre était une saloperie de raciste. Les trois hommes s'en étaient retournés sans plus de dommages en oubliant de souhaiter la Bonne Année au quatrième. Simon avait noté le numéro de l'immeuble où ils étaient rentrés avant de poser quelques questions à celui qui avait juré ne pas être raciste. Certes, les Noires le rendaient fou. Son désir irrésistible d'exotisme l'avait entraîné dans une fréquentation assidue de la rue Saint-Denis. Dans un sanglot pathétique, il avait fini par confesser à Kaspar qu'il était lui aussi de la Maison. Il l'avait supplié de ne pas faire de vagues, de ne rien raconter de son altercation ni au 36, ni ailleurs. Quant à sa passion dévorante, il ferait tout pour la combattre dorénavant. Le jeune flic s'était contenté d'un sourire de mépris : de sa confiance, il ferait un secret qu'il préserverait sous conditions.

Un garçon en tablier se plante devant eux. Deux cafés. Signol allume une Royale verte. L'odeur de menthe soulève l'estomac de Simon. Il prend une Gitane.

- Qu'est-ce qui te ferait plaisir, Kaspar ?
- La boucherie d'hier soir.
- Je n'y étais pas.
- Je sais, mais tu as tiré les photos et je suis sûr que tu as lu les constates\*.

Signol avale son café et se tourne vers l'intérieur du troquet pour en commander un autre.

– Pourquoi tu veux voir ça? C'est vraiment dégueulasse. Et puis j'ai monté le dossier à Mercadier il y a une heure.

– Je ne veux pas voir, je veux savoir. Je veux que tu me racontes tout, dans le détail.

– Tu me donnes quoi en échange?

– Fatou. Fatouma. Officiellement, vingt et un ans. Arrivée la semaine dernière de Bamako ou Abidjan. 17, rue Blondel, tous les soirs à partir de 22 heures. Tu devrais apprécier.

– OK, OK. La bonne femme s'appelle Danielle Simonnot, cinquante-cinq ans, Française et sans profession. Sa fille l'a trouvée chez elle à 18 heures, rue des Montibœufs, au numéro 26 ou 24, je ne me souviens pas. La gamine a vingt-deux ans, elle est étudiante en droit et habite avec sa mère. Rachel. C'est juif comme prénom... C'est la mère ou la fille, ta cliente?

– Reste concentré.

À l'évidence, le passé de la Belle Estelle n'a pas été mentionné dans le rapport. La présence de Gerber non plus.

Signol poursuit. Pas d'effraction, pas de vol, tout était parfaitement en ordre dans l'appartement. Il s'assure que Simon veut bien connaître les détails. Elle était nue, dans la baignoire, les mains attachées dans le dos avec du fil de fer, les chevilles aussi, du chatterton noir sur la bouche. Dix-huit coups de lame. La langue tranchée, le visage tailladé. Pas de couteau sur place. La poudre n'a permis de relever aucune autre empreinte que celles de la mère et de la fille.

Pas grand-chose de plus que le résumé de Gerber.

– Rue du Théâtre, elle n'avait pris que douze coups de surin, ajoute Signol.

– Quoi?

– Là, j'y étais. Janvier 1970. Un dimanche. Grosso modo la même chose. Le chatterton était gris, genre matériel d'électricien. Une pute en fin de carrière. Ça n'avait pas fait les gros titres et d'ailleurs je ne crois pas qu'ils aient arrêté quiconque...

– Rue du Théâtre, tu es sûr? Elle s'appelait Sylvie, ta frangine?

– Certain du lieu ! Je me souviens plus de son nom, mais ce n'était pas Sylvie. C'est le prénom de mon ex-femme, je ne l'aurais pas oublié.

Il fait volontairement une mine de dégoût.

– Ils ont ressorti le dossier ?

– Ça m'étonnerait. À part toi, Simon Kaspar, les putes, tout le monde s'en fout.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5<sup>e</sup>  
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue  
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site  
[www.lianalevi.fr](http://www.lianalevi.fr)

© Éditions Liana Levi, 2022.

Couverture : D. Hoch  
Photo : © shutterstock

Cette édition électronique du livre *La Femme de pouvoir* de Éric Decouty  
a été réalisée en février 2022 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 979-10-349-0536-2)

ISBN ePDF : 979-10-349-0538-6